

cabinet de Ludovic, qui était un magnifique salon : une grande association entre nous, pour dominer sur la place de Paris.

— Dominer, répondit Ludovic, oui, dominer ! Mais le mot d'association lui convenait moins. Il craignait que sa personnalité ne fût absorbée par celle d'Alphonse, plus connu que lui, malgré sa réputation croissante. " Une association ?... Il faudra examiner cela ; à quelles conditions ? C'est grave, une affaire de ce genre !..." Ludovic hésitait visiblement. D'abord, depuis qu'il avait quitté Alphonse, il ne connaissait pas exactement la situation de son ancien patron ; et puis, qui commanderait ? qui serait le premier dans cette association destinée à DOMINER sur la place ?

Le petit baron suivait des yeux la physionomie de Ludovic. Il savait que, s'il le décidait, il obtiendrait une prime considérable. Il lança un rapide coup d'œil à Alphonse, et, prenant la main de Ludovic :

— Monsieur Ludovic Argelès, lui dit-il, il me semble qu'une maison de banque sous la raison sociale : " Ludovic Argelès et Alphonse Birat," sera maîtresse de la place de Paris, il m'est impossible d'en douter.

L'affaire était faite : le nom de Ludovic était le premier dans la raison sociale.

— Vous dites donc, cher, reprit-il, que la raison sociale de la nouvelle maison de banque serait Ludovic Argelès et Alphonse Birat ?

La physionomie de Ludovic était radieuse.

Alphonse se résigna, et un nouveau coup d'œil à peine perceptible que le petit baron échangea avec lui l'engagement à prendre la parole dans le même sens.

— J'ai apporté, dit-il, un projet d'acte de société, et, si vous permettez, j'écrirai en tête la raison sociale dont nous tomberons d'accord.

— Ludovic Argelès et Alphonse Birat ?... dit Ludovic.

— Sans doute.

Et Alphonse prit une plume sur le bureau de Ludovic pour écrire de sa propre main : " Raison sociale, Ludovic Argelès et Alphonse Birat..."

— Cher Alphonse ! dit Ludovic, dont l'orgueil s'attendrissait, et en serrant la main d'Alphonse. Lisez les articles ; mais c'est affaire conclue ! Eh ! mon Dieu, entre nous, est-ce qu'il peut y avoir doute, hésitation ?

Il fit à peine attention à la lecture des articles.

Le petit baron triomphait.

— Nous monterons au Capitole de la finance ! dit Alphonse.

— Nous effacerons Péreire, et bientôt nous ferons trembler Rothschild, continua Ludovic.

— Allons, un dernier assaut ! s'écria le petit baron, et vous serez au faite de l'échelle de la fortune. Plus de repos maintenant que vous n'avez tout mis sous vos pieds !

— Je vous parlerai d'une combinaison, dit Alphonse, dont Rothschild n'a pas l'idée : on ne sait pas encore ce que c'est que le crédit !...

Il y eut une époque où certains écrivains s'écriaient : " Enfoncé Racine ! " Les nouveaux spéculateurs étaient bien tentés de s'écrier : " Enfoncé Rothschild ! "

— Vous me rappelez mon histoire grecque, dit Jules en souriant : les lauriers de Miltiade empêchent Thémistocle de dormir.

— Ecrivain ! reprit Ludovic, est-ce que vous entendez quelque chose à la spéculation ? Rothschild, mon Dieu ! nous ne lui voulons pas de mal, et nous sommes loin d'être jaloux de lui, c'est un brave homme, n'est-ce pas, Alphonse ? mais Rothschild est de son temps, et nous sommes du nôtre : il est prudent comme un régent de la Banque de France.

— Ah ! ah ! dit le baron, le mot est joli !

— Vous croyez, baron ?

— Charmant, monsieur d'Argelès !

Il faut dire que les régents de la Banque, M. V... en particulier, étaient souvent en butte aux plaisanteries des jeunes spéculateurs du moment. La Banque était une machine dont les régents ne savaient pas se servir ; c'étaient de braves gens, mais routiniers et incapables de se lancer dans les voies réelles du crédit ; des classiques de la finance qui n'entendaient rien au romantisme brillant des nouveaux financiers ; des hommes d'ancien régime pleins d'un respect exagéré pour les écus, ignorant surtout les ressources immenses qu'ils auraient pu tirer d'un papier comme celui de la Banque !

Ce fut un beau jour pour Ludovic Argelès : désormais son ancien patron était à ses pieds ; c'était ainsi qu'il interprétait la démarche d'Alphonse, qui, dans le fond de sa pensée, n'était plus que son premier commis.

Léon étant venu le voir, il lui fit la commande d'un tableau : une vue des Pyrénées, qu'il lui indiqua lui-même. Ludovic Argelès, le rival bientôt de Péreire, comme il disait, n'était pas fâché, puisqu'on savait qu'il venait de Bayonne, d'avoir dans son salon quelque beau souvenir du pays natal. Il voulut que le sujet du tableau fût la caverne et la cascade, théâtre de ce grand péril qu'il avait couru : il se ferait un plaisir de montrer qu'après avoir échappé à une mort presque certaine une destinée comme la sienne devait triompher de tous les obstacles. Il n'oublia pas cependant le courage et le dévouement de Paul, et le fit représenter, sous un costume de chasseur, tirant le coup de fusil qui les avait tous sauvés, quand l'ours avait paru à l'entrée de la caverne.

Malgré ce poétique souvenir du passé, Pierre, depuis ses derniers triomphes, appartenait tout au présent ; il sentait croître son orgueil, pour ainsi dire, de minute en minute ; aussi regrettait-il, sans bien se l'avouer à